

RETOURNER AUX SOURCES POUR RECONSTRUIRE ...

Nombreux sont les ouvriers qui l'affirment: *«Ils ont trahi une nouvelle fois»*. En réalité, il serait plus exact de dire: *«Ils continuent la grande trahison commencée il y a déjà bien longtemps et dont le résultat est l'appauvrissement progressif du syndicalisme»*.

«Ils »: Benoit Frachon, Bothereau, Bouladoux et leur armée de fonctionnaires dociles, essentiellement préoccupés de freiner l'initiative et la spontanéité des salariés, effrayés qu'ils sont à la pensée que ces derniers pourraient déborder les appareils bureaucratiques et faire éclater le cadre étroit des organisations, obstacles permanents à la lutte directe des travailleurs.

En préconisant les grèves tournantes, partielles, les responsables syndicaux savent très bien, l'expérience l'a démontré, que sous une apparence d'efficacité immédiate, ces actions aboutissent à la dispersion des efforts, à l'essoufflement rapide des travailleurs, augmentent les possibilités de répression, et ne permettent d'obtenir que de maigres augmentations, toujours hiérarchisées, qualifiées cyniquement de grandes victoires par les conservateurs du syndicalisme.

Le mois d'octobre 1957 aurait pu être une période intense d'action générale. Dans les usines, sur les chantiers, dans les administrations, c'était la même volonté qui s'exprimait au retour des congés: *«Ensemble, et partout en même temps»*.

La C.G.T. et la C.F.T.C. ont très bien compris la situation. Ce qui nous a valu un timide communiqué de la première, affirmant que si les grèves tournantes avaient leur raison d'être, le moment était venu de coordonner les mouvements. Quant à la C.F.T.C., elle a pris l'initiative de la journée nationale du 25 octobre. Il faut être dans les usines pour connaître l'enthousiasme que cela a suscité...

Et aussi la déception générale qui a suivi? Car nous en sommes là: après l'échec de la généralisation, échec scientifiquement organisé par les politiciens, les ouvriers sont rentrés déçus, dégoûtés, inquiets, se demandant quel rôle on leur a fait jouer.

A ce propos, la tendance générale consiste à rejeter toutes les causes de la défaite sur les leaders. Les militants de base les plus conscients doivent combattre cette attitude: Critiquer les autres ne doit pas faire oublier aux travailleurs leurs propres responsabilités. Si ceux qui sont mandatés pour accomplir un travail ne le font pas, il faut leur passer par-dessus et le faire à leur place. C'est ce que la classe ouvrière n'a pas encore totalement compris. C'est ce qui sera le plus difficile à faire. Et c'est pourtant l'idée qui commence à faire son chemin: dans les prochaines luttes, les travailleurs éliront leurs comités de grève à la base, chercheront à les fédérer sur le plan local, puis national, et ce sont ces comités qui coordonneront effectivement l'action générale. Si les organisations syndicales traditionnelles appuient ces initiatives, tant mieux. Si elles s'y opposent, et c'est probable, il faudra se passer de leur permission.

Parallèlement, Il est indispensable que tous les syndicalistes (il y en a encore) non inféodés aux partis, et sans pour autant quitter leur organisation, se réunissent, comme à Nantes, à Bordeaux et d'autres localités, pour étudier et définir de nouvelles lignes directrices, capables de rénover le syndicalisme.

Que ce soit sur la hiérarchie des salaires, sur les comités d'entreprises et la gestion ouvrière, sur l'indépendance syndicale, que ce soit sur la paix en Algérie et l'internationalisme ouvrier, sur les notions d'action directe et de grève générale, les sujets ne manquent pas sur lesquels les militants doivent se pencher sérieusement.

J. SALAMERO